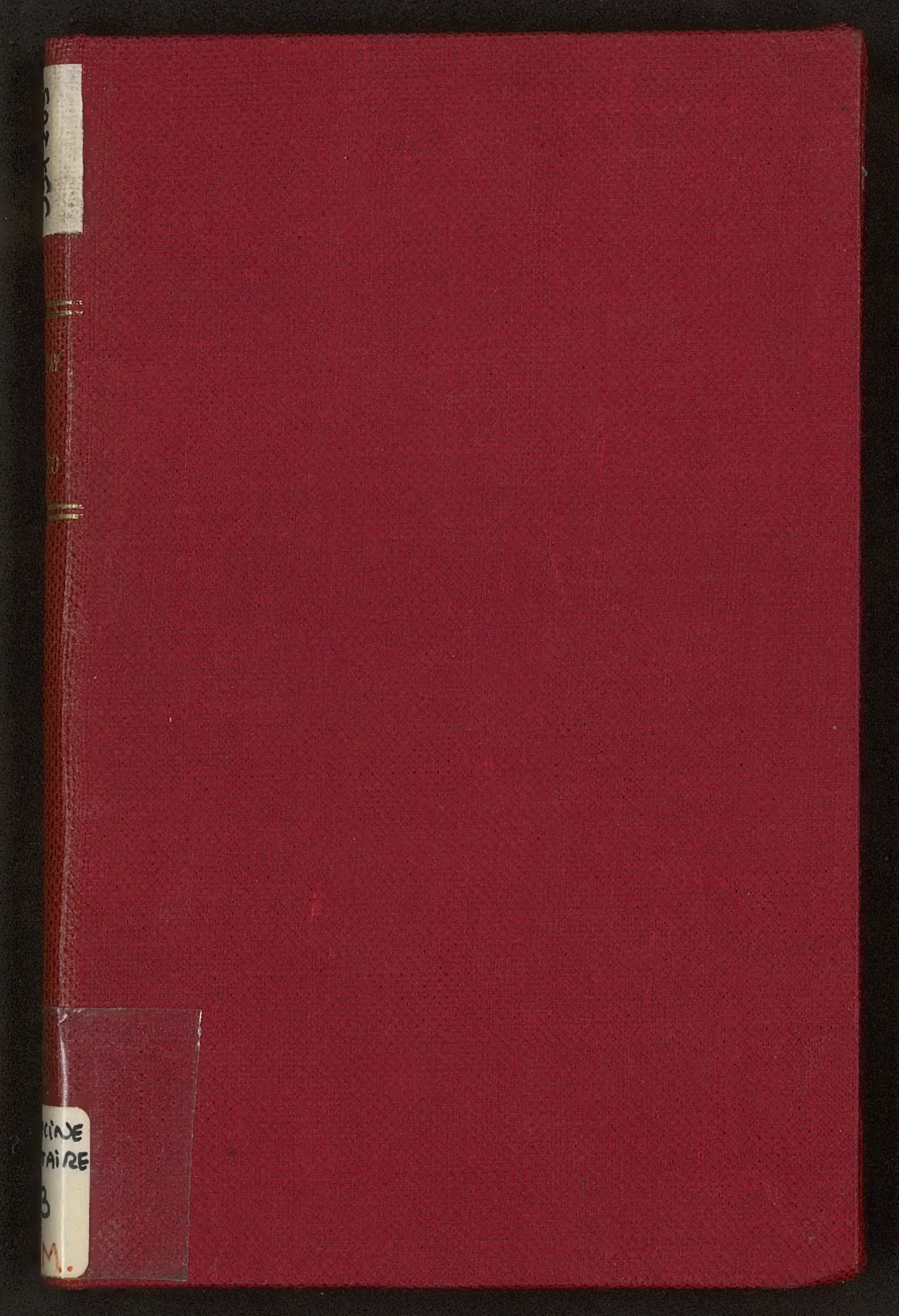


DOCTEUR HENRI GRIPAT

1870

Souvenirs d'un médecin d'ambulance et de régiment

Prix : 1 franc



ANGERS
GERMAIN & G. GRASSIN, IMPRIMEURS-LIBRAIRES
40, rue du Cornet et rue Saint-Laud

1906



Le docteur Gripat

Nous sommes heureux de reproduire ce touchant et juste hommage rendu au regretté docteur Gripat :

Henri Gripat appartenait à la promotion de l'Internat de 1869 qui eut dans ses rangs les futurs agrégés Bouilly, Campenon, Troisier. J'étais de deux ans plus ancien quand il devint mon camarade d'abord, mon ami ensuite ...

... vie m'échappe, mais je le sais heureux et fier de tous les siens. Une voix plus autorisée dira ce que fut sa vie militante et professionnelle. Moi, je n'ai pu dire qu'incomplètement ce qu'étaient l'ami et le compagnon, les promesses que jeune il donna, et qu'il a toutes réalisées, je le sais.

Dr SÉNAC LAGRANGE,
de Cauterets
Ancien interne des Hôpitaux de Paris.

CONFERENCE DE M. BLUMENTHAL

... location ... sera ouverte au Cirque ...

... prince ... hé-

la ligne entière allemande en seront la conséquence. »

L'EMPRUNT DE GUERRE ANGLAIS

Londres, 30 juin.

Le London County Conncil a l'intention de souscrire un million de livres pour le nouvel emprunt de guerre.

LE ROI DE GRECE

Athènes, 29 juin.

Le roi se lève quelques heures et ses forces reviennent rapidement.

LES SUCCES DES MONTENEGRINS

Rome, 30 juin.

Après Saint-Jean de Medua, les Monténégrins ont occupé Alessio, puis Selac et Temai et les villages X'alis et Sorres. Ils entrèrent à Scutari dans les conditions d'occupation qui avaient été débattues entre le prince ... hé-

... Gripat

... douloureux
... Gripat, qui
... soir, dans
...ère.
...x de Paris,
... Société Na-
...n, président
... d'Angers et
...ieu, depuis
...uge » et de-
...ecin-chef du
...iété de Se-
...s » (Comité
... Gripat était
... volontaire),
...e 1870-71, et
... Grégoire-le-
Grand.

C'était une figure éminemment angevine, une intelligence et un cœur admirable.

Nous adressons à ses enfants et à la ...

Le docteur Gripat

Nous sommes heureux de reproduire ce touchant et juste hommage rendu au regretté docteur Gripat :

Henri Gripat appartenait à la promotion de l'Internat de 1869 qui eut dans ses rangs les futurs agrégés Bouilly, Campenon, Troisier. J'étais de deux ans plus ancien quand il devint mon camarade d'abord, mon ami ensuite à la salle de garde de l'Hôtel-Dieu de Paris. Je l'avais entrevu de loin dans le cours de sa préparation et suivi de toute ma sympathie. C'est le premier sentiment qu'il provoquait. Ses camarades qui ont survécu aux années se souviennent de ce collègue doux qui riait peu, mais dont l'affabilité se lisait sur une physionomie reposée une parole égale, jamais plus haute toujours aussi calme que mesurée. La pondération de son esprit se révélait dans les légères discussions que l'impromptu, voire les émotions de l'époque amenaient au hasard des conversations du moment chez une jeunesse de choix, soucieuse d'avenir, éprise de science et de réalités avec toutes les contingences à elles attachées en acte, littérature et sociologie, etc. La critique qui est au fond de tout esprit s'y faisait facile et personnelle : un bon mot gai, jovial soulevait le rire corrigé par une idée sérieuse, mais en l'air qui se perdait dans l'entrain du moment ; parfois l'épigramme sortait en passant, décoché en flèche légère, traversant sans blesser. Notre collègue qui savait écouter savait mieux répondre et la pensée fuyant les sentences s'exprimait en simplicité et bon sens; son affabilité reposant sur un sentiment de justice le rendait l'ennemi de toute personnalité dont il lui était donné de relever jusqu'aux tendances. Avec lui, ni heurt, ni combativité d'aucune sorte même une façon simple et courtoise de dire et de juger. Son autorité s'en augmentait et on le surnommait déjà « Le Sage ». Qui, parmi nous, n'a gardé le souvenir de ces années heureuses où, la bonne camaraderie aidant, l'union la plus étroite se faisait sur ces mille nuances de pensées égales où, opposées, se fondant dans une estime réciproque !

Il est rare qu'une individualité ne s'accuse pas d'une façon plus fixe et plus particulière.

Deux sentiments se faisaient jour et commençaient à dominer en Gripat : le zèle pour tout ce qui est mutualité et le souci de la dignité professionnelle.

Il eut à faire de bonne heure l'expérience du premier: l'Association amicale des Etudiants en médecine en était à son second essai ! Notre collègue s'y porta avec zèle, premier pour tout ce qui est aide et soutien réciproques. Il y subit des mécomptes ordinaires chez tous ceux qui se trouvent portés en tête. S'il connut la déception il apprit la tactique... C'était le moment où un de nos camarades de salle de garde, E. Alling, américain d'origine, d'un coup de crayon des plus habiles peignait notre personnalité physique : chacun de nous avait sa silhouette soulignée de son monographe.

Celui de notre ami portait : « A été recevoir des coups... Qu'allait-il faire dans la galère ? ».

Heureuse et amusante jeunesse qui tourne tout incident en joyeusetés ! Notre champion ne se rebuta pas et dans le cours de sa vie continua de porter aux devoirs professionnels même sympathie et même action. Notre éducation médicale a pris fin... Chacun prend son vol... Gripat rentre à Angers près de son père praticien des plus estimés aussi méritant que modeste... Il se marie... avec la femme d'élite qui fixe son choix, il fonde la famille à qui il passe ses traditions.

A partir de ces grands moments sa vie m'échappe, mais je le sais heureux et fier de tous les siens. Une voix plus autorisée dira ce que fut sa vie militante et professionnelle. Moi, je n'ai pu dire qu'incomplètement ce qu'étaient l'ami et le compagnon, les promesses que jeune il donna, et qu'il a toutes réalisées, je le sais.

Dr Sénac Lagrange,
de Cauterets
Ancien interne des Hôpitaux de Paris.

CONFERENCE DE M. BLUMENTHAL

Mort du docteur Gripat

Nous apprenons avec un douloureux regret la mort du docteur Gripat, qui s'est éteint doucement, lundi soir, dans son domicile, rue de l'Aubrière.

Ancien interne des hôpitaux de Paris, membre correspondant de la Société Nationale de Chirurgie, ancien président de la Société de Médecine d'Angers et ancien médecin de l'Hôtel-Dieu, depuis 18[illegible] attaché à « la Croix-Rouge » et depuis de longues années Médecin-chef du Service Médical de « la Société de Secours aux Blessés Militaires » (Comité d'Angers), le docteur Henri Gripat était médaillé de 1870 (engagé volontaire), médaillé de la Croix-Rouge de 1870-71, et commandeur de Saint-Grégoire-le-Grand.

C'était une figure éminemment angevine, une intelligence et un cœur admirable.

Nous adressons à ses enfants et à la famille l'expression de nos respectueuses [illegible]

1870

Souvenirs d'un médecin d'ambulance et de régiment

DOCTEUR HENRI GRIPAT

1870

Souvenirs d'un médecin d'ambulance et de régiment

PRIX : 1 FRANC



ANGERS

GERMAIN & G. GRASSIN, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

40, rue du Cornet et rue Saint-Laud

1906

1870

Souvenirs d'un médecin d'ambulance et de régiment

Les légendes nous montrent souvent les spectres, génies familiers des vieilles demeures, se promenant au milieu des ruines, apparaissant à la veille des grandes crises pour montrer le danger. Ne sourions pas de ces histoires de revenants, goûtons-en la philosophie, mettons-en la morale en profit et, si le spectre de la guerre nous apparaît, considérons que c'est pour nous secouer dans notre quiétude et nous montrer que les temps actuels ressemblent singulièrement aux premiers mois de 1870. Aujourd'hui comme alors, l'ambition de l'Allemagne s'exalte; le pangermanisme a fait de grands pas; mais il n'a point terminé son œuvre, puisque des pays allemands de langage sont encore sous la domination de puissances voisines, et le moment semble propice aux hommes d'action des bords de la Sprée pour affaiblir, après les avoir divisés, ceux qui pourraient mettre obstacle à l'établissement d'un plus grand Empire d'Occident.

Le premier ennemi à vaincre, pour réaliser ce rêve gigantesque, c'est le « Don Quichotte des peuples », cette France qui se grise d'un rêve généreux et qu'il est si facile d'entraîner à la lutte contre les moulins à vent. La France n'a pas toujours en main une marotte; elle sait aussi manier l'épée d'une façon vigoureuse; l'histoire nous a prouvé plus d'une fois que ses réveils sont terribles. Mais nous ne sommes plus aux temps où l'enthousiasme des volontaires de 92, encadrés dans les vieux régiments de la monarchie affaiblis par l'émigration, suffisait à donner une force invincible aux armées de la Révolution. Alors le courage individuel comptait pour beaucoup; alors aussi, en temps de paix, il n'y avait pas d'armées véritables, il fallait des semaines et des mois pour concentrer sur nos frontières les forces de la Coalition; de notre côté, aussi, nous avions le temps d'improviser des armées.

Quelle différence avec l'époque actuelle! Dès que, sous le coup d'un accès d'ambition, « l'ennemi » l'aura décidé, sans déclaration de guerre, le flot des régiments accumulés dans l'Alsace et à Metz et toujours prêts à entrer en campagne, se précipitera torrentiellement sur nos troupes de couvertures et les bousculera ; si une héroïque résistance ne brise quelque part ce premier choc, à peine si nos bataillons pourront se concentrer dans les champs catalauniques.

Quoi! nous répugnons à la guerre et nous verrions encore l'invasion? La guerre de 1870 n'était donc pas une guerre dynastique follement entreprise par une impératrice ambitieuse de couronner le front de son fils de lauriers napoléoniens? C'était donc une guerre de nationalité? Oui, certes; le pangermanisme, menacé en 1866 au milieu de ses victoires de Bohême par l'éventualité de notre intervention sur la rive droite du Rhin, avait tiré profit de la leçon. Si la France, ralliant l'Allemagne du sud à la cause de l'Autriche, n'avait pas su au moment opportun maintenir la Confédération germanique sous la forme que lui avaient donnée les traités de 1815, c'est que son armée n'était pas prête, la guerre du Mexique ayant vidé ses arsenaux. L'opposition des députés de gauche (les pacifistes d'alors), agents inconscients d'un pouvoir occulte qui vise depuis si longtemps à l'abaissement de la France, avait fait obstacle à son relèvement, en combattant les plans de réorganisation de l'armée présentés par le maréchal Niel. En 1870, nous n'étions pas prêts et l'occasion parut favorable pour nous écraser.

D'ailleurs la routine, la sainte routine, paralysait nos cadres. Nos officiers d'Afrique dédaignaient le travail; la doctrine était qu'au moment de la déclaration de guerre on saurait se débrouiller et qu'on irait à Berlin tout comme en 1806. Le pioupiou français n'était-il pas tou-

jours le premier soldat du monde? Sans doute, quand il est bien mené, il est capable de tous les héroïsmes, stupéfie par ses audaces et fait des prodiges. De cela il est encore capable; mais la guerre est désormais entrée dans la voie scientifique et l'héroïsme de nos soldats n'aura de valeur qu'à la condition de s'allier à la science de nos officiers et aussi à la condition que la machine soit constamment tenue prête à partir au premier signal. Or, ce n'est pas nous qui le donnerons, ce signal, et, comme les premiers succès seront pour l'agresseur, que cet agresseur sera l'ennemi, il faut que la France demeure toujours en éveil, la main sur la garde de son épée ; il faut que sa machine de guerre soit constamment en état de rapide mobilisation.

L'armée a des accessoires. Tuer n'est pas tout ; il faut encore panser ses propres blessures, guérir vite ses soldats, surtout quand on n'en a pas de trop, et les ramener promptement guéris pour combler les vides qu'auront faits dans les rangs le feu de l'ennemi et la maladie. La valeur de l'armée est donc aussi sous la dépendance d'une bonne organisation de ses services sanitaires. En 1870, les services sanitaires n'étaient pas prêts et il fallut, là encore, « se débrouiller ». Quel fut le résultat des efforts généreux d'alors et quel serait aujourd'hui le danger de l'imprévoyance sur ce terrain? Il peut sembler opportun de stimuler sur

ce point l'esprit public et de démontrer que là surtout il reste beaucoup à faire.

Il est juste de dire que notre corps de santé militaire actuel est aussi différent de celui de 1870 que notre corps d'officiers de troupes. Nos médecins militaires, depuis qu'ils ont conquis l'autonomie, depuis qu'ils sont tenus en haleine par les soins qu'ils donnent partout à leurs hommes, sont à la hauteur de leur tâche ; mais ils n'y suffiraient pas. Le conflit de masses énormes de soldats, l'encombrement des lignes donnera, dès les premiers jours, une foule énorme de blesssés et de malades, qu'il faudra évacuer au plus vite, pour garder aux combattants toute leur mobilité. Ce sont les services de santé auxiliaires, c'est-à-dire les sociétés de Secours aux blessés qui auront la charge de soulager le corps de Santé militaire. Ces services auxiliaires sont-ils suffisants et bien organisés ? Il est permis d'en douter.

Il nous a paru qu'en narrant nos vieux souvenirs de la guerre passée nous pourrions en tirer un enseignement pour le présent. Nous l'avons fait avec l'unique souci de l'amour de la patrie.

Lorsque la guerre de 1870 éclata, il y avait six ans que la Convention de Genève était signée et quatre ans que les Allemands, s'étant rendu compte des services qu'elle pouvait rendre, avaient

favorisé l'organisation de nombreuses sociétés de Secours aux blessés. En France, c'est à peine s'il existait un comité, ne se réunissant jamais. Deux jours avant la déclaration de guerre, ce comité, se réveillant de sa torpeur, obtenait la concession du Palais de l'Industrie, aux Champs-Élysées, et y siégeait en permanence. Tout était à organiser, car il n'y avait rien ; les bonnes volontés affluèrent, le personnel accourut, on donna du linge et de l'argent ; tous, hommes et femmes, apportèrent un grand dévouement et une activité colossale ; on fit des prodiges. Dès le 4 août, la première ambulance partait pour Metz ; la seconde, dite « de la Presse », la suivit à une semaine d'intervalle, avec la même destination. J'avais, grâce à de hautes interventions, obtenu l'honneur d'être incorporé dans cette seconde ambulance comme aide-chirurgien. Il m'avait fallu faire démarches sur démarches auprès du directeur de l'Assistance publique, pour obtenir la permission de quitter mon service d'interne à l'Hôtel-Dieu. Cette permission m'aurait sans aucun doute été refusée si l'on avait pu prévoir alors l'investissement de la capitale. Notre long cortège défila sur les grands boulevards, au milieu de la sympathie générale, et la foule émue donnait à nos quêteurs la pièce d'or du riche et l'obole du pauvre. Notre personnel se composait d'un chirurgien en chef, M. Marc Sée, agrégé à la Faculté de Paris, de quatre chi-

rurgiens, dix aides et douze sous-aides. Avec deux aumôniers catholiques et un aumônier protestant, les comptables, les infirmiers et nos cochers, nous faisions une masse de plus de cent personnes ; notre matériel était chargé sur six chariots à deux chevaux et sur un omnibus. C'était une machine bien organisée, mais trop importante pour suivre facilement les mouvements de l'armée.

Retardés dans notre voyage par l'encombrement des lignes que parcouraient les débris des armées culbutées à Wissembourg, à Spickeren et à Reischoffen, nous arrivions à Frouard dans l'après-midi du 12. L'embranchement sur Metz venait d'être coupé, la gare avait été bombardée ; nous dûmes rétrograder sur Toul. Là, nous constations déjà que le Service militaire de Santé ignorait totalement la Convention de Genève ; les voitures ne portaient pas la croix rouge et les chirurgiens n'avaient pas de brassards ; c'est à peine s'ils avaient le matériel réglementaire. Dès le 13 au matin, nous partions pour Pont-à-Mousson, dans le but de suivre la Moselle et de gagner Metz ; près de Dieulouard, nous étions faits prisonniers par les éclaireurs de l'infanterie allemande. Le lendemain, jour de la bataille de Borny, nous assistions, à Pont-à-Mousson, au passage de l'aile gauche de l'armée ennemie, contournant Metz et cherchant à barrer le passage à l'armée

de Bazaine, qui avait si imprudemment accepté le combat à l'est de la citadelle lorraine.

Quel spectacle navrant pour nous! Une belle armée défilant comme à la parade, tout en ordre, bien à sa place; pas de traînards; de beaux chevaux, de beaux canons; aux derniers rangs, un certain nombre d'officiers ou des soldats portant des brassards, les uns du Service de Santé, les autres de celui de l'Aumônerie. Puis, sur l'arrière, des sociétés volontaires de Secours aux blessés de tous ordres et de toutes conditions, Chevaliers de Malte, de Saint-Jean ou autres. Tout était prévu, tout était à sa place. Les régiments marchaient d'un pas saccadé, aux sons des fanfares, qui nous jouaient aux oreilles, soit des airs connus d'opérettes d'Offenbach, soit d'admirables mélodies des grands classiques.

En se conformant rigoureusement à la Convention de Genève, l'autorité militaire ennemie aurait dû nous remettre aux prochains avant-postes de notre armée. Mais elle pouvait craindre que le secret de sa manœuvre enveloppante fût dévoilé et elle nous immobilisa sur place, pour nous faire filer plus tard, escortés de gendarmes, révolver au poing, sur Remilly, où l'on nous embarqua sous la conduite d'un lieutenant d'infanterie qui devait nous conduire à Verviers. Dans cette marche de Pont-à-Mousson à Remilly, je ramassai sur le chemin un portefeuille de soldat qui conte-

nait un recueil de chansons de régiment distribuées par l'autorité supérieure ; l'une d'elles, il m'en souvient, professait le mépris du fusil Chassepot, et ce nom servait de refrain.

Notre convoi suivait une route de fortune tracée d'un côté du chemin ; une route semblable était également faite dans les champs, de l'autre côté, pour l'infanterie qui nous croisait ; les voitures et les canons, seuls, suivaient la route empierrée.

C'est dans le cours de ce trajet que nous rencontrâmes la voiture du roi, qu'accompagnaient tous les officiers et les princes de son état-major ; lui-même donna les ordres pour notre voyage, après une longue conversation avec notre chef d'ambulance ; on nous avait fait mettre en rang, à quelques pas de distance et il nous passa comme en revue.

A Remilly, on nous distribua du pain de soldat fraîchement débarqué. En ouvrant une boule, grande fut ma stupéfaction de voir, au centre d'une croûte de pain noir, une cavité où l'on aurait pu mettre les deux poings, remplie d'une pâte gluante et de longues moisissures. Les chiens de France n'auraient pas mangé de ce pain-là.

En passant à Saint-Avold, spectacle nouveau pour nous, nous trouvions une ambulance de dames installée à la gare. A Forbach et à Sarrebrück, on adjoignit à notre train des voitures contenant environ 200 blessés allemands

atteints aux membres et à la tête. Escomptant notre assistance, on n'y avait pas adjoint de médecins militaires. Je regrette d'avoir à dire que, par dépit, quelques-uns des nôtres refusèrent de panser les ennemis blessés. Plus conscients de nos devoirs, nous allions d'un compartiment à l'autre, renouvelant les pansements, défaisant les bandes, remplaçant la charpie, lavant les plaies, faisant sans doute une médiocre besogne, au point de vue de l'asepsie, mais travaillant de notre mieux et bien accueillis. Les pansements terminés, on s'asseyait sur la banquette et on regardait par la vitre en songeant. Partout, des femmes, des enfants, des vieillards apportant aux blessés et à nous des rafraîchissements, des vivres et du tabac. D'adultes, point; quiconque était d'âge à porter les armes était sous l'uniforme et campait sur le sol de France. Sans doute, on n'eût trouvé dans les bureaux de l'administration civile que des invalides et des vieillards, au lieu de ces jeunes débrouillards qui eurent, chez nous, l'habileté de faire leur service militaire avec de multiples galons sur leurs képis et sur leurs vestons, à cent lieues du feu de l'ennemi. A Kreuznach, nous dépassions un hôpital provisoire sous baraques et constations qu'on était partout préparé à secourir malades et blessés.

La réception qui nous fut faite à Verviers débordait d'enthousiasme. Ces excellents belges

avaient commencé à se rendre compte que pour eux le danger d'absorption ne vient pas de la France. On dirait qu'aujourd'hui encore ils ferment les yeux et ne voient pas qu'au jour de la déclaration de guerre leur neutralité sera violée, que l'aile droite allemande traversera leur territoire comme une flèche pour tourner notre aile gauche et piquer droit sur Paris. Le soir du même jour, 19 août, après avoir traversé Liège et Namur, nous allions coucher à Maubeuge, une de ces places prétendues fortes dont Vauban avait construit les défenses et sans doute aussi fondu les canons.

Trois jours après, attachés au 12e corps de l'armée de Mac-Mahon, nous quittions Reims, nous dirigeant vers Sedan. Notre ambulance cheminait, drapeaux blancs ornés de la croix rouge déployés, dans les plaines de la Champagne, derrière l'infanterie de marine. « Vous êtes des médecins civils, demandait-on? Oh! ne nous abandonnez pas! » Que signifiait cette exclamation? Sans doute on se défiait de la valeur professionnelle des médecins de la marine, dont beaucoup alors avaient fait leurs études loin des écoles, sur des stationnaires à Terre-Neuve ou en Islande, et dont quelques-uns n'avaient pas même le grade de docteur. Peut-être aussi fallait-il y voir l'expression de la crainte qu'a tout soldat d'être, pendant le combat, privé des secours d'une ambulance

organisée. Le soldat a un besoin impérieux d'être ou de se croire protégé par l'officier qui prévoit le danger, par l'intendant qui pourvoit à sa nourriture, par le médecin qui pansera la blessure, par le prêtre qui apportera la suprême consolation. Aveugles sont les politiciens qui refusent au soldat les secours de la religion. Celui-là se bat avec plus de courage qui a fait le sacrifice de sa vie et qui s'est préparé à mourir; on l'a bien vu à Loigny.

Je ne dirai rien de la marche de l'armée pendant les journées suivantes, si ce n'est qu'étant un jour de garde au convoi de l'ambulance, je subis le supplice de parcourir péniblement 15 kilomètres dans l'espace de 17 heures. Une seule route était utilisée pour le transport des convois de l'armée et l'ordre en avait été rompu par les fourgons de la cuisine impériale! Le 29 août, nous arrivions à Mouzon. Notre corps d'armée campait au-dessus de la ville et notre ambulance s'était établie dans les locaux utilisables pour les ambulances dont on prévoyait le besoin, l'hôpital, la mairie, les halles et l'école; le lendemain, il nous fallut occuper également l'église. Quel désarroi dans les rues, en comparaison de l'ordre constaté 15 jours plus tôt à Pont-à-Mousson! Ici, point de vivres, des hommes de tous les corps errant à la recherche d'un gîte ou d'un repas. Pour la première fois de ma vie, je dus mendier. J'avais bien un morceau de viande qu'on cuisait dans un

cabaret pour un de mes amis et pour moi, mais le pain manquait totalement. J'allai sonner à la porte de l'hôpital et exposai timidement ma requête à une sœur de charité, qui sourit et me donna un fort morceau d'excellent pain frais. Le lendemain 30, nous revenions à l'hôpital pour y recevoir les blessés de la journée de Beaumont-Mouzon.

Au début du combat, le canon tonnait au loin, ne nous causant aucune impression pénible; les blessés affluaient, il fallait les panser à la hâte; quand le danger se rapprocha, on était trop occupé pour le sentir. Chacun à son tour prenait un des blessés, qui attendaient soit debout, soit sur une chaise ou un brancard. Des chirurgiens de régiments à 3 ou 4 galons nous entouraient; ils semblaient déshabitués (et beaucoup l'étaient réellement, puisqu'on ne leur confiait pas le service des hôpitaux militaires) de faire des pansements; ils nous regardaient faire, comme s'ils se désintéressaient de notre office; aucun n'avait le brassard de neutralité; ils ignoraient la Convention de Genève.

Au cours de la journée, j'eus l'étonnement de m'entendre appeler par mon nom en pansant un soldat, fils du gardien d'un des ponts à péage de notre ville d'Angers, lequel, jeté en l'air par un obus, était retombé couvert de contusions, sans blessures sérieuses. Au milieu de toute tragédie il peut y avoir une scène grotesque; un soldat

d'artillerie me la fournit. On l'avait apporté sur un brancard. « Qu'avez-vous, dis-je m'approchant? » Et lui de me répondre avec un trémolo dans la voix : « J'ai la cuisse cassée! » Je palpe le membre indiqué et l'artilleur gémit lamentablement; alors, pour économiser la douleur, je fends la culotte du haut en bas suivant les coutures et rabats le vêtement entre les jambes. Point de déformation, ni de sang. Deux infirmiers font pivoter l'homme, qui continue de hurler, et je constate qu'il n'a aucune blessure. Comme le soldat de tout à l'heure, celui-ci avait été culbuté par un obus; il s'était senti mouillé du haut en bas; ayant préjugé une blessure et conclu à l'écoulement d'un liquide noble, il s'était fait transporter à l'ambulance. Son dossier demeura vierge de toute mention créant des titres à la croix des braves; sa culotte seule était gravement blessée.

Vers le soir, la ligne de bataille s'était rapprochée, on faisait le coup de feu des deux côtés du pont et les balles, enfilant la rue qui se coudait au niveau de l'hôpital pour passer devant l'église, s'aplatissaient sur le mur à côté de moi. Debout à la porte d'une salle en retrait, je voyais, sans courir de dangers. Des soldats occupaient la rue, collés le long des façades pour se garer des balles qui sifflaient au milieu. Arrive un vieil officier général à grosse moustache blanche, l'air grave et inquiet; arrêté par la foule des soldats, il se

trouvait seul, droit sur ses étriers, fort exposé au feu. Un officier d'ordonnance, s'approchant, sembla lui dire : « Maréchal, retirez-vous, car vous allez vous faire tuer ». Mac-Mahon comprit que son rôle de général en chef lui interdisait de s'exposer inutilement ; mais, avant de s'en aller, il voulut donner quelques paroles d'encouragement aux soldats : « Allons, mes enfants, leur dit-il d'une voix paternelle, en avant, et surtout n'ayons pas le trac ! » Comme encouragement, c'était mince, à vrai dire. Le Maréchal fit pivoter son cheval et s'éloigna lentement.

Sur le soir, plus un blessé ne pouvait parvenir à notre ambulance et tous les pansements étaient terminés. Je voulus me faire une idée de la bataille et grimpai au grenier. Par la fenêtre, j'aperçus, au loin, des points noirs espacés dans la plaine et qui pouvaient bien être des tirailleurs, puis des cavaliers en désordre, des nuages de poussière, de la fumée ; surtout, j'entendis les bruits divers de la fusillade, de la canonnade, le bruit strident des mitrailleuses et le roulement des chariots ; mais que se passait-il ? Impossible de le savoir. On est au centre du champ de bataille et l'on n'en voit rien. « Que fais-tu là ? me dis-je à moi-même. Si quelque projectile te frappe, sous ce toit, tu auras tout l'air d'avoir fui ton poste. Allons, redescends. » Le jour était tombé et j'avais oublié qu'une ferme de la charpente était

à hauteur du front; je m'y cognai et faillis perdre connaissance. Ce fut ma première blessure, et je la reçus par devant.

Le lendemain, nous avions 1.200 blessés à soigner, partie dans l'hôpital, partie dans l'église, la mairie, les halles ou les divers locaux de la ville. Ma section logeait dans l'école, au premier étage, dans les appartements particuliers de l'instituteur. Quelques chambres étaient réservées à des officiers ou à des soldats qu'on isolait, par exemple à des tétaniques. Les salles du bas étaient occupées par une foule de blessés, couchés sur une épaisse litière de paille courant tout autour, la tête au mur. C'était une belle ambulance, bien éclairée, d'un service commode. Nous y restâmes jusqu'au 19 septembre, jour du départ pour Carignan, Bruxelles et la France. Je note, en passant, quelques faits non sans intérêt.

Tout d'abord, le lendemain 31, au petit jour, nous étions réveillés par une vive fusillade sur la rive gauche de la Meuse. Deux ou trois cents soldats, réfugiés dans un bois, avaient tenté, à tout risque, de percer les lignes. Pendant que j'enlevais une balle ayant fracassé le dos de la main d'un caporal, je lui demandai des nouvelles d'un sous-lieutenant de son régiment, M. B., dont le frère était un de mes camarades d'études; j'appris qu'il avait reçu, la veille, une balle en pleine poitrine et était tombé en faisant bravement

son devoir. J'appelai mon chef de section d'ambulance, mon ami le Dr Mahot, de Nantes, mort peu après la guerre, et lui appris la triste nouvelle. Il prit auprès du blessé tous les renseignements nécessaires pour chercher le corps de son ami, qu'il trouva vivant au moulin de Létanne, perforé d'une balle et atteint d'une pleurésie purulente. Quelques jours après, nous le ramenions dans une maison de Mouzon, où, pendant trois semaines, nous lui donnâmes des soins d'amis, retirant chaque jour, par le trou de sortie de la balle, dans le dos, des flots de pus où flottaient des morceaux de tous les vêtements, depuis la capote jusqu'au gilet de flanelle. Le frère du blessé le ramena, plus tard, dans son pays ; il a fini sa carrière comme colonel, ayant sans doute mérité les étoiles. Mais ce n'est pas toujours en exposant bravement sa vie qu'on peut se dire : *Sic itur ad astra.*

Le 3 septembre, je fis partie d'une section d'ambulance désignée pour aller à Balan, sous les murs de Sedan, et y faire quelques pansements. Quel horrible spectacle que celui d'un champ de bataille où a passé le torrent d'une armée en déroute ! Cadavres d'hommes et de chevaux, fourgons et caissons culbutés, cantines ouvertes, sacs éventrés jonchaient la plaine jusqu'à Bazeilles. Mais rien n'était lamentable comme ce joli bourg où toutes les maisons flambaient, toutes éventrées,

quasi sans toitures, avec leurs murailles percées par les obus et la foule des corps pendant des fenêtres, étendus sur les places, dans les rues, les jardins et les champs ! Plus loin, ce sont de grandes fosses où les pionniers allemands entassent les cadavres ; là, sur le bord du fossé, des monceaux de corps frappés dans l'action du combat et en gardant l'attitude, un clairon dont le bras crispé tient à la bouche l'embouchure de l'instrument, des chevaux gonflés à pleine peau, toutes choses abominables, propres à faire détester la guerre. Mais, pour éviter ce fléau, il ne suffit pas d'en avoir l'horreur ; il faut se rappeler constamment le *si vis pacem*, quand on ne tient pas à terminer ses jours sous la férule d'un caporal prussien.

Dans cette ambulance de Balan, je recueillis une balle curieuse, de provenance allemande ; coiffée d'un lambeau de caleçon, elle s'était aplatie sur le fémur, en gardant l'empreinte de la toile. Elle méritait les honneurs du musée du Val-de-Grâce, où on l'a recueillie.

Au moment où nous traversions le campement d'un régiment de cavalerie allemande sur les bords de la Meuse, les hommes mettaient de l'ordre dans leur toilette et conduisaient leurs chevaux à l'abreuvoir tout en chantant en chœur, avec un remarquable sentiment musical, le choral de Luther et d'autres chants graves qui char-

maient autant nos oreilles qu'ils nous causaient de tristesse et de dépit.

Une semaine après la bataille, pendant la même nuit, 7 ou 8 cas de tétanos éclatèrent à la fois dans notre personnel de blessés. Cette simultanéité dans l'éclosion de ces divers cas, nous l'attribuâmes à l'influence des pluies torrentielles qui avaient suivi la bataille. Aujourd'hui, il y faudrait voir aussi le fait de la contagion. Les germes du tétanos résidant sur le sol, les blessés qu'on n'a pu relever de suite et surtout ceux de la cavalerie y sont fort exposés. D'où la nécessité de pourvoir promptement au relèvement des soldats tombés dans le combat. Ces tétaniqnes excitaient notre pitié ; à tour de rôle, chacun de nous était de garde de nuit auprès d'eux pour leur faire des injections calmantes. Une nuit que j'étais couché dans la salle du bas, roulé dans ma couverture sur la paille à côté de mon blessé, je m'éveillai par hasard en pleine obscurité. J'aperçus au plafond un trou incandescent et poussai un cri d'alarme. Un fourneau de cuisine avait mis le feu dans le parquet de l'étage supérieur. Quelques minutes plus tard, un charbon tombant sur la litière de nos blessés eût pu y allumer un incendie bien difficile à combattre. Pendant qu'on éteignait le feu, je pus faire une étude de mœurs comparée sur la tenue des soldats des deux partis. Ceux des nôtres qui ne pouvaient bouger récla-

maient du secours, mais avec assez de calme et de patience. Quant aux soldats allemands, ils pleuraient et geignaient comme des enfants. Pourtant les secours allaient sans préférence aux uns comme aux autres. Cette pusillanimité des soldats allemands apparaissait à toute occasion. On eût dit qu'on leur avait dépeint les Français comme des gens sans scrupules, presque des sauvages égorgeant leurs ennemis sans pitié. Il semblait qu'ils n'eussent aucune personnalité, que, loin de leurs officiers, ils fussent très inférieurs aux nôtres. Est-ce le résultat de la discipline inflexiblement brutale? Peut-être; et alors si cette discipline a du bon, comme nous l'avons appris à nos dépens, elle a aussi ses inconvénients en annulant l'initiative et la volonté, qu'on s'applique si justement à développer dans l'armée française d'aujourd'hui.

Mais quel respect pour le galon! Un jour, parcourant les locaux de l'ambulance, j'aperçus des soldats allemands appuyés sur une palissade; ils regardaient les nôtres faisant la cuisine. Cette promiscuité me déplut. Sans aucune autorité sur ces hommes, j'intimai à l'un de nos infirmiers, parlant allemand, l'ordre de les faire filer. A peine avais-je fini ma phrase que tous obéirent, comme si j'avais été un de leurs supérieurs. Une autre fois, descendant le perron, je croisai deux allemands, qui le montaient pour aller voir leurs

camarades blessés. J'en pris un par le revers de sa capote et, du geste et de la voix, lui commandai de s'en aller; tous deux pirouettèrent en saluant et se retirèrent. Combien peu de soldats français en auraient fait autant en pays envahi?

L'autorité supérieure nous était débonnaire. Certes, le commandant de place savait le nombre de nos blessés; jamais il ne nous tracassa en constatant les fuites qui se faisaient parmi eux, grâce à la complicité des habitants. Ceux-ci prêtaient à nos blessés guéris des blouses et des pantalons de toile pour se défiler, l'un après l'autre, vers Carignan et la Belgique située tout près de nous. Bien plus, vers le milieu de notre séjour à Mouzon, on nous donna l'ordre d'évacuer sur Mézières un convoi de 240 blessés devenus valides. Une fois arrivés au carrefour des deux routes menant, celle de gauche, à Mézières, au milieu des allemands, celle d'en face, à Bouillon, chez les belges, quelqu'un émit l'idée de se tromper de route et de filer tout droit. Sans bruit et rapidement, le convoi partit aussitôt et, peu après, nous franchissions la frontière belge. Au retour, il n'y avait plus que le comptable, les cochers et moi. Un commandant de place rigoureux observateur de la consigne aurait pu nous demander des comptes et nous prendre comme otages; il ferma les yeux. Quelques prisonniers de plus ou de moins, n'était-ce pas bagatelle?

Mon service m'amenait à fréquenter quelques officiers allemands logeant avec des sous-officiers de chez nous dans l'école des frères de Nancy. La plupart de ces officiers parlaient le français le plus pur et je causais avec eux. Leur conviction était faite : nous n'étions pas prêts, nous n'avions plus d'armée ; quant à eux, sous la direction d'un état-major prévoyant à tout, ils iraient où ils voudraient et nous ne pourrions leur résister. C'étaient des blessés, je trouvais généreux de ne pas les contredire, d'autant plus que j'avais encore des illusions. Mais comme ils avaient raison de compter sur la supériorité de leur organisation !

Le 19 septembre, nous reprenions le chemin de la Belgique, par Carignan, Namur et Bruxelles, pour rentrer par Lille et Rouen. Jusque-là nous avions couru au canon vers Metz, sans l'atteindre, puis vers Sedan. Aujourd'hui, où pouvions-nous trouver des blessés à soigner ? L'armée de Lyon, celle de la Loire nous semblant des mythes, nous partîmes pour Versailles, espérant qu'on nous permettrait de travailler sous Paris. L'état-major allemand ne voulait plus nous lâcher. Qu'était-ce que cette troupe de cent hommes jeunes, capables de porter les armes ? des espions cachés sous l'habit de médecins ou des francs-tireurs ? Les francs-tireurs étaient alors en horreur chez nos ennemis ; on nous fit l'honneur de nous attribuer ce caractère et on voulut nous garder. Mais deux des

nôtres, citoyens suisses, élevèrent la voix : « Nous sommes des neutres et nous exigeons qu'on nous rende la liberté. Nous en profiterons pour crier bien haut que vous vous moquez des conventions que vous avez signées. » Alors on nous permit d'aller d'abord à Saint-Germain, puis à Mantes, où il fallut poser. Nous prîmes la fuite vers les Andelys, Rouen, puis Le Mans. Pendant que notre chef, M. Sée, s'en allait à Tours prendre des ordres, j'accourus à Angers pour embrasser mes parents. On m'y sollicita de partir avec les enfants de l'Anjou, soit dans un des bataillons en formation, soit dans l'ambulance attachée au 29e mobiles; je ne m'appartenais pas. Mais, le lendemain, 9 octobre, notre Ambulance de la Presse étant licenciée comme trop encombrante, devenu libre, je revins à Angers afin de faire mes préparatifs pour une nouvelle campagne et, le 12, je partais avec M. le duc de Brissac pour rejoindre à Bourges l'ambulance en formation du 29° mobiles de Maine-et-Loire. Elle se composait d'un chirurgien chef, de deux aides, d'un sous-aide, de deux comptables. On nous adjoignit un infirmier. Avec le titre de fourrier, le duc de Brissac représentait le comité de la Société de secours aux blessés d'Angers, auquel Mgr Freppel avait donné une si vigoureuse impulsion ; c'est lui qui avait le maniement des fonds. Nul plus que cet excellent homme ne sut oublier

qu'il était grand seigneur. Malgré son âge, il se mettait à toutes les besognes, à celle de cocher, comme à celle de cuisinier, aucune ne répugnant à sa charité.

Dès le lendemain, nous organisions le matériel, qui se composait d'une espèce de voiture de voyageur de commerce attelée de deux chevaux mal appariés et tout juste suffisants pour aller parfois au trot. Dans le coffre arrière du monument se trouvait une énorme caisse où des flacons et des pots, étagés sur des gradins percés de trous, contenaient des choses inutilisables, soit par leur valeur archéologique, comme le cérat et les antiques pommades qui se recouvrirent de poussière, soit à cause de la forme sous laquelle elles se présentaient : il y avait là des sirops que nous ne pouvions peser, des poudres et des solutions d'un maniement difficile. Un homme expert eût conseillé de mettre les médicaments en pilules, en paquets bien dosés, en liqueurs titrées au compte-gouttes, et on eût réduit au dixième à peine le volume de notre pharmacie. Des paquets de charpie, suivant la mode ancienne alors en vigueur, des compresses et des bandes complétaient le matériel. Il a fallu les désastres de cette guerre pour promouvoir la découverte de l'antisepsie et amener aux conquêtes de la chirurgie moderne.

Le 14 octobre, nous partions à la recherche de

notre régiment ; la rencontre se fit dans la Sologne, à la Motte-Beuvron. Inutile de dire avec quelle faveur nous fûmes accueillis par nos compatriotes. Peu de régiments de mobiles avaient, comme le nôtre, une ambulance à leur suite et nous lui avons rendu de réels services. En campagne, bien souvent le médecin de bataillon, obligé de suivre ses hommes dans tous leurs mouvements rapides, se voit malgré tout annulé et réduit au rôle de donneur de conseils d'hygiène ou de consolateur. Nos excellents confrères des trois bataillons du 29e s'acquittaient de leurs fonctions avec autant de zèle que de compétence. Malheureusement il arrive souvent que, dans le désarroi du combat, les médecins, occupés par le soin des blessés, se laissent couper de leurs bataillons et c'est ce qui est arrivé à ceux des deux régiments de mobiles de notre division, ceux du 29e et ceux du 25e. Pendant l'action, en raison de leur plus grande stabilité, les médecins des ambulances comme la nôtre trouvent toujours à glaner et travaillent alors davantage. Entre nos collègues du 29e et nous il n'y eut pas place pour la jalousie.

Quelques services que les petites ambulances comme la nôtre aient pu rendre, il faut reconnaître que ces organismes isolés n'auraient plus aujourd'hui leur raison d'être comme en 1870. Désormais tous les médecins doivent être sous la haute direction du médecin en chef attaché à l'état-major,

connaissant tous les mouvements des troupes, répartissant ses subordonnés suivant les besoins, mettant de l'ordre dans tout le service.

Une dizaine de jours furent marqués par des marches, des contremarches et des stations dans la Sologne. Le général en chef d'Aurelle de Paladine cherchait à faire, avec nos masses sans cohésion, des soldats capables d'aller au feu. Bientôt il ramena son armée sur Blois et Chambord pour aborder par côté la position d'Orléans et remporter la victoire de Coulmiers. Notre ambulance n'arriva sur le champ de bataille que le lendemain.

Pendant ce premier séjour en Sologne, nous nous établissions dans quelque bourg ou village à proximité du régiment et nous y remplissions l'office de dispensaire. Malheureusement nous donnions des consultations même aux hommes des régiments voisins, qui ne pouvaient aller consulter les médecins régimentaires. Nous faisions beaucoup de bien, mais ainsi nous coopérions certainement au désordre.

Le temps pendant lequel l'armée se transporta sur la rive droite de la Loire fut marqué par un changement de chef de service. Le Dr Rousselle trouvait-il son rôle trop modeste? était-il jaloux de l'importance que tous attribuaient au duc de Brissac? fut-il piqué par la tarentule de la politique? Quoi qu'il en soit, il nous quitta sans crier

gare, pour aller finir sa carrière officielle à la tête des ambulances de la Commune. Dans notre désarroi, on me sollicita de prendre son poste et j'eus le bon sens, peut-être aussi la prudence, de ne pas me laisser tenter; n'étant pas encore docteur en médecine, quel prestige pouvais-je espérer dans mes rapports obligatoires avec les diverses autorités militaires? Un jeune docteur, M. C., épave d'une trop grande ambulance licenciée, nous fut donné par le Comité de Tours; il prit le titre de chirurgien en chef et crut me faire un grand plaisir en m'octroyant une croix de plus (nos grades, dans les ambulances de la Croix-Rouge, étaient marqués par des croix brodées en or sur le collet du vêtement); je devins donc chirurgien à 3 croix et notre chef en prit 4. Il aimait le galon et semblait déjà courir après le ruban. C'était d'ailleurs un homme du monde, bon musicien, ayant certainement consacré à la fugue et au contrepoint beaucoup de temps au milieu de ses études médicales. Il aimait à se décharger sur nous de la plus lourde part du service; nos compatriotes s'en aperçurent et, comme on verra, il leur en garda rancune.

Le lendemain de la bataille de Coulmiers, nous traversions le champ de bataille pour passer aux Ormes, à Orléans, et nous arrêter à Gidy, où notre ambulance s'enrichit d'un aumônier, M. l'abbé Brisset. Celui-ci, M. de Brissac et moi, nous étions les seuls Angevins de l'ambulance, nous prêtant

main forte, travaillant toujours d'accord pour la maintenir dans son rôle d'assistance aux mobiles de notre pays. Notre chirurgien et notre comptable avaient d'autres ambitions : ils tentèrent d'obtenir que notre ambulance montât au rang d'ambulance divisionnaire. Notre trio faisant obstacle à ces visées, il parut à notre chef nécessaire de diviser nos résistances et, sous couleur de service, on nous éloigna les uns après les autres, au moment qui parut opportun.

Quel bon ménage nous faisions, nous, les trois angevins, dans l'ambulance ! L'âge du duc, le caractère sacerdotal de l'abbé commandaient le respect ; mais quelle bonne camaraderie au fond de nos rapports ! Ensemble nous nous enroulions dans nos couvertures pour nous étendre sur la paille, ensemble nous faisions la soupe aux malades, ensemble nous portions des nouvelles du pays, ensemble nous faisions les pansements, et là seulement mon modeste personnage prenait le premier rôle, par droit de fonction.

Du 14 novembre au 2 décembre, nous fîmes séjour en avant d'Orléans et notre action fut réduite par suite de l'immobilité du régiment ; les médecins des bataillons suffisaient à la besogne. Nous étions d'ailleurs à proximité d'un chemin de fer, d'une grande ville et de tous secours.

De tous secours, c'est trop dire. Tenus en haleine par la menace d'une alerte, à peine si

nous pouvions songer à l'hygiène de nos propres personnes et peut-être même le mot de *propres* est-il hasardé, car l'occasion manquait à chacun pour laver son linge ou sa peau. On est vêtu de laine, on couche tout habillé sur des litières de paille rarement renouvelées, remplies de poussières, souvent même de vermine. Hélas ! est-il étonnant que tant de maladies parasitaires atteignent les soldats en campagne ! et quel souci, en particulier, de la qualité et de la quantité de l'eau l'autorité militaire doit garder sous l'incitation incessante du corps de santé ! Combien une bonne eau, où il ne trouvera ni les germes de la fièvre typhoïde, ni ceux de la dysenterie ou du choléra, est plus nécessaire au soldat que les distributions de vin et d'eau-de-vie dont il est si friand ! et combien il est plus opportun de lui donner comme stimulant le bon café bien chaud que le perfide alcool dont il gardera si facilement l'habitude !

A Chevilly, j'eus l'occasion de constater avec quelle attention l'officier de santé doit veiller à la propreté générale. On nous avait affecté une maison coquette, appartenant, paraît-il, à une divette de café-concert ; le jardin était seulement tracé et les allées sablées ; au carrefour des quatre carrés se trouvait un édicule hygiénique très convenable. Les soldats (j'ignore de quel parti) qui nous avaient précédés avaient cru faire montre d'es-

prit en s'abstenant d'user du petit monument et en décorant de leurs immondices le siège, le carrelage, le seuil, puis les allées ; l'un d'eux, même, avait cru faire une bonne plaisanterie en cachant un souvenir dans un tiroir de commode, au milieu du linge de la belle propriétaire et de sa correspondance éparpillée. Ce sont là des fantaisies blâmables et dont il ne faut pas rire. Le souci des déchets de l'armée, des fumiers humains et des fumiers chevalins doit être constant ; il faut les collecter ou les détruire, afin d'en préserver à tout prix les eaux qui pourront servir aux usages de cuisine ou de toilette ; et ce souci, on doit le garder même pour l'ennemi. Ne faut-il pas, en effet, toujours escompter des mouvements alternatifs sur le front des troupes, pendant lesquels les partis se succèdent dans les mêmes emplacements ? Ils se communiquent ainsi leurs maladies.

Le 2 décembre, nous partions en avant, pensant tendre la main à l'armée de Paris qui, croyait-on, avait opéré une sortie heureuse dans notre direction. On sait quel fut le résultat de cette erreur : loin de trouver devant nous un ennemi démoralisé et en voie de retraite, nous nous heurtions aux troupes aguerries venues de Metz, qui se ruèrent sur notre 15e division, faisant le centre de l'armée. Malgré notre résistance acharnée, l'armée de Frédéric-Charles nous rejeta,

désorganisés, sur la rive gauche de la Loire, dans la Sologne, et se lança à la poursuite de Chanzy.

Seul de notre ambulance, j'étais demeuré le 2 décembre à la Croix-Briquet, pour y faire des pansements. J'étais moi-même éclopé, ayant subi la veille l'ouverture d'un abcès volumineux, très gênant pour la marche et même pour la station debout; ce fut ma seconde blessure. Durant tout le jour, il me fallut remplir activement mes fonctions d'ambulancier et, le soir seulement, je pus songer à me faire un bon pansement avec une charpie qui n'avait rien d'aseptique. Malgré l'absence de soins et les fatigues de la débâcle, mon abcès guérit vite; je n'interrompis pas mon service.

Le lendemain, il fallait battre en retraite et courir après notre fourgon; courir, c'est rudement difficile quand on peut à peine marcher, même se tenir debout et quand on a les pieds dans des sabots pour la première fois de sa vie! Mais, enfin, on fait des prodiges quand on tient à rester à son poste et qu'on s'exposerait, par un simple retard, à tomber prisonnier. Comme intermède dans notre fuite, il y eut une station à Chevilly au milieu de la canonnade pour y faire quelques amputations sous l'œil morne du général en chef. Pauvres amputés! quand et par qui vos plaies ont-elles été pansées le lendemain? On dit pourtant que l'ennemi vous a été secourable.

Les jours suivants, c'était la débâcle, la tra-

3.

versée d'Orléans par les rues encombrées de convois et de soldats débandés, aux abords d'un seul pont, où s'engouffraient les foules en désordre; puis, au-delà, la Sologne couverte de neige, où l'on manquait de tout. Le hasard nous réunit à déjeuner à la Ferté avec le général commandant le corps d'armée. Au cours du repas, un officier de dragons vint prendre des ordres et demander des vivres pour son régiment. Le général se désolant de n'en point avoir, notre chef d'ambulance se montra grand et généreux en lui offrant une des deux caisses de lard salé transbordées la veille d'une charrette de réquisition du convoi de l'armée sur notre propre fourgon. Peut-être le général pensa-t-il en lui-même que ce cadeau n'était guère qu'une restitution intéressée, mais il eut la gracieuseté de n'en rien laisser voir et de remercier.

Encore la Sologne et le Berry, avec des routes couvertes de neige où, tels de grands spectres, les cuirassiers, enveloppés de leurs grands manteaux, cheminaient à pied, la main à la bride du cheval; le long des routes, des grands pins dont les branches s'inclinaient en cascades blanches et noires, et le grand silence, parfois interrompu par des coups de fusil. Un groupe de soldats, vêtus d'uniformes sombres, marchait en ordre parfait; tous les traînards, les isolés, ne pouvant croire que ce fussent des Français, leur tiraient

au hasard des coups de fusil; ils en essuyèrent plus d'un mille dans la nuit, sans avoir, d'ailleurs, un seul blessé. Ce bataillon si bien en ordre, c'était de l'infanterie de marine; là nul n'ignore ce qu'il en coûte d'être isolé.

Nous avions vu, depuis peu, arriver à notre corps d'armée des soldats d'Afrique, des zouaves encore en costumes de toile et sans matériel de campagne, couchant où ils pouvaient, même sur le sol nu; la transition brusque avec le climat d'Afrique causa des ravages effroyables dans ces malheureuses recrues. Il y eut aussi des goums arabes qui nous firent, pendant la retraite, devant Orléans, la plus navrante impression. Fièrement campés sur leurs chevaux, couverts de leurs grands manteaux blancs, avec leurs vestes et leurs turbans aux couleurs vives, au milieu des plaines gelées et sous la neige, ils faisaient pitié. Ces gens-là sont faits pour la fantasia, non pour la déroute.

Entourés de tant de misères, par un froid vif et dans le désarroi général, les malades affluaient à l'ambulance et nous ne savions comment leur porter secours. La fin du mois fut employée en marches, contre-marches, tendant à mettre de l'ordre dans les corps et à les réorganiser en une sorte d'armée. D'ailleurs, l'ennemi ne s'occupait plus guère de nous, ayant fort à faire avec l'armée de Chanzy. Notre chef, lui aussi, voulut

bientôt réorganiser l'ambulance ; pour cela, il commença par éloigner et le duc de Brissac et l'abbé Brisset, à qui il confia des missions plus lointaines qu'importantes ; puis, libre de ce côté-là, il me fit désigner par le commandant de notre division pour remplacer, dans le 25e régiment des mobiles de la Gironde, les trois médecins perdus à Orléans. Ceux-ci s'étaient trop attardés à soigner leurs blessés et ils avaient été pris. Aucun angevin ne pouvant plus le gêner, le Dr C., chef de l'ambulance du 29e comptait faire affecter à une division entière notre ambulance, jusqu'ici entretenue par le Comité d'Angers pour le service des enfants du pays. Les événements se précipitant, M. de Brissac et l'abbé Brisset revinrent à l'ambulance assez à temps pour s'opposer à ce détournement.

Dès mon arrivée au 25e de mobiles, je vis de quelle considération, de quelle affection, presque, le médecin est entouré dans le régiment. Quand j'y entrai, depuis plus de trois semaines on n'y avait plus de service médical, et ce fut à qui des 3 bataillons revendiquerait l'honneur de m'incorporer ; je fus affecté au 1er. Entre les angevins et les girondins, dont les régiments se rencontraient à chaque instant, il y avait une rivalité qui donnait lieu parfois à des plaisanteries plus ou moins spirituelles. Seul angevin au milieu des girondins, je fus choyé comme un des leurs et

entouré de sympathie ; jamais, devant moi, on ne se permit de plaisanteries, même légères, sur le dos des mobiles de Maine-et-Loire.

Dès le lendemain de mon entrée en fonctions, je surveillai une distribution de chaussures. Elles étaient bonnes, mais avaient le tort d'être généralement courtes pour nos hommes, qui avaient de grands pieds. La plupart des moblots n'eurent d'autre ressource que de les remplacer par des sabots. L'importance du soulier est énorme pour le soldat en campagne ; il le faut plutôt grand. Quand on dort pendant des semaines sans se déshabiller, le pied enfle et s'écorche au talon ; l'homme devient alors un traînard, un indisponible et facilement un prisonnier. Le succès appartient aux troupes bien chaussées et bien nourries. Aussi, quel compliment Bonaparte adressait à ses soldats d'Italie, quand il leur faisait un mérite d'avoir remporté tant de victoires en marchant les pieds nus et en combattant le ventre vide !

Au 25e, je ne trouvai rien comme matériel médical : ni mulet, ni coffre, ni sac à pansements, ni infirmiers ; tout avait été perdu à Orléans. J'étais seul, sans aide, ayant un flacon de pilules d'opium dans un gousset, des paquets d'émétique dans l'autre et sur le dos un petit sac en cuir contenant une poignée de charpie, quelques compresses et quelques bandes. C'était plus que rudimentaire et il fallut m'en contenter, car il n'y avait à ma

portée aucun trésor où je pusse faire des emprunts plus ou moins forcés. J'oublie que j'avais encore dans un calepin quelques feuilles de papier et un crayon ; avec cela je faisais des billets d'hôpital, permettant de sortir du rang pour s'en aller à l'arrière à la recherche d'un lieu où l'on pourrait se reposer et se chauffer. Ce que trouvaient généralement les pauvres éclopés, c'étaient des gendarmes de la prévôté, qui les renvoyaient dans le rang à coups de plat de sabre. Quel supplice d'être impuissant ! Décidément je tombais de plus en plus bas dans la misère professionnelle.

Le 7 janvier, nous nous embarquions à Vierzon pour Besançon. Un peu d'espoir nous était donné de prendre une revanche en allant débloquer Belfort. Pour réussir dans de telles entreprises, il faut agir avec promptitude ; or, nous fîmes en wagon un séjour d'une semaine. Arrivés à Dijon le 8 au soir, nous en repartions le 13 ; toujours rivés à nos compartiments, nous n'osions pas aller en ville, sauf sur les talons du colonel ; l'ordre pouvait arriver d'un moment à l'autre de filer plus loin et il eût été désagréable de demeurer en arrière sans aucun bagage. Ceux de nous qui avaient, comme moi, l'avantage d'occuper un compartiment de 1re classe rempli de paille jusqu'à la hauteur des banquettes, n'eurent pas trop à souffrir ; mais quelle misère pour nos hommes entassés dans des compartiments de 3e classe, ou

même dans des fourgons ! Neuf places étaient prises par les hommes, la dixième par les sacs empilés. Quand un fusil, en glissant, avait cassé une vitre, toute la voiture était exposée au froid de la nuit, et il faisait froid, la nuit ! Aussi que d'articulations gonflées par les épanchements synoviaux, que de bronchites et de pneumonies ! Les soldats, ne sortant pas de la gare, faisaient leur cuisine à côté de leurs compartiments et c'est là que le médecin examinait les malades. Les examiner, c'était plutôt difficile quand il fallait faire enlever les vêtements de laine superposés, au nombre de 7 ou 8 quelquefois, pour ausculter les moblots. Ceux-ci étaient excusables de chercher à se garantir ainsi du froid ; mais les officiers auraient dû se rendre compte qu'un homme trop vêtu est paresseux pour les mouvements et incapable d'épauler son arme ; les allemands étaient vêtus réglementairement ; on ne leur tolérait pas la fantaisie.

Le 13 au soir, une semaine après le départ de Vierzon, nous débarquions à Clerval, sur la ligne de Belfort. Aussitôt, pour nous dégourdir, on nous fit partir à travers les hautes collines du Doubs. C'était la nuit, les étoiles flambaient au ciel, éclairant d'une lueur de clair de lune le sol couvert de neige ; le chemin montueux était glacé. En rangées espacées, nos hommes, dont un bon tiers étaient chaussés de sabots, comme on

sait, marchaient clopin-clopant, avançant péniblement, le fusil en bandoulière ; quand l'un d'eux glissait, ses pieds allaient s'empêtrer dans les jambes du voisin de droite et son fusil venait frapper celles du voisin de gauche ; semblables à des capucins de cartes, 4 ou 5 dégringolaient à la fois, au milieu des cris, des jurons et parfois aussi des rires, car, même au milieu de ses misères, le soldat français ne perd jamais tout à fait son caractère : il est gai, il a du ressort.

Les officiers marchaient à pied ; les chevaux, les bagages régimentaires et ceux aussi de l'artillerie, pour notre malheur, demeuraient en arrière, faute de clous à glace et de fers à crampons ; ce fut une des causes de notre échec ; près de toucher au but et de lever le siège de Belfort, nous marquions le pas sans tirer le canon, pendant que l'ennemi garnissait en face de nous la rive escarpée de la Lisaine de pièces de siège. Nos bagages nous faisaient grand défaut, surtout nos couvertures. Les miennes me furent volées (il est probable qu'elles ne furent pas perdues pour tout le monde) et j'en fus singulièrement privé pendant quelques nuits où le thermomètre descendit presque à 20 degrés au-dessous de zéro. Assis sur un fagot, devant un maigre feu fumeux, au coin d'un bois, mal dissimulés et courant le risque de recevoir des obus, si notre bois avait pu flamber, nous dormions peu et passions le temps à battre la

semelle. Heureusement mon cheval reparut avec mon excellent sac en peau de chèvre.

Le 15 février nous étions devant Montbéliard, en position sur le plateau de Sainte-Suzanne. Quels tristes lieux! Couchés sur le sommet du coteau, dans un jeune taillis, nos hommes, ne pouvant enfoncer en terre les piquets de tente, devaient se contenter de gourbis. Ils attachaient les cordes de la toile de tente aux jeunes tiges de bois, balayaient la neige et se couchaient côte à côte sur le sol gelé. Point de feu, à cause de la proximité de l'ennemi. Il y en avait donc encore de bien plus malheureux que moi! Pendant le jour, le régiment s'alignait sur le revers du coteau, face à l'ennemi invisible, et attendait. Ce qui arrivait, c'étaient des obus trop longs, qui avaient passé au-dessus de nos batteries épaulées au sommet du coteau devant nous. Grâce à ces obus perdus, 25 à 30 hommes de mon régiment furent tués ou blessés le premier jour; 25 hommes blessés, c'était autant de morts pour bientôt, quand l'infection purulente, la pourriture d'hôpital ou d'autres misères auraient fait leur œuvre à l'ambulance, car alors tout le monde y mourait.

C'est sur le terrain même qu'il fallait faire la visite quotidienne. Arrivé au bout du rang, j'appelais « les hommes les plus malades » et, sur 35 que comptait la compagnie, il m'en arrivait 30. A peine s'il y en avait 5 qui pouvaient passer

pour valides, de telle sorte que, des 700 hommes qui formaient le régiment, il n'y en avait guère qu'un dixième en parfait état. Quelle misère!

Nulle part autant que pendant ces journées horribles, où, sous le feu de l'ennemi, il souffrait du froid, de la faim et de la maladie, le soldat ne me parut plus accessible à cette suggestion avantageuse qu'exerce sur lui la présence réelle du médecin. Et pourtant, là, nous ne trouvions aucune ressource, nous manquions de tout, n'ayant qu'une trousse et quelques méchants brins de charpie. J'allais d'une compagnie à l'autre, causant avec chacun, tout en saluant d'un instinctif mouvement les obus qui passaient en ronflant. J'étais en train de causer avec un lieutenant et un sergent quand plusieurs projectiles arrivèrent successivement. J'avais à peine fait quelques pas, que mes deux interlocuteurs étaient à terre; ce furent nos deux premiers de la journée. Je les emmenai dans une petite maisonnette voisine, la seule au milieu de la plaine. J'étais là avec sept ou huit médecins des régiments voisins, sans matériel, faisant des pansements tels quels. C'est dans de telles conditions qu'il faut improviser des appareils de fortune avec le peu qu'on a sous la main; mais il faut le faire avec discernement. On venait d'extraire un éclat d'obus de la jambe d'un fantassin. « Jeune homme, vous allez voir, me dit un chirurgien-major, comment on uti-

lise tout ce qu'on trouve. Sous le membre, je pose un pan de capote, j'y étends une bonne couche de neige, j'enroule bien cela autour de la jambe; trois fourreaux de baïonnette et deux courroies maintiennent le tout et font un appareil solide ». N'ayant qu'un galon à ma manche, je n'osai critiquer tout haut l'ouvrage d'un supérieur à trois ou quatre galons et je m'inclinai; mais je pensai que, la neige fondant, il n'y aurait plus d'appareil; que, si elle ne fondait pas, le membre serait tôt congelé, double danger dont mon supérieur n'avait pas senti la terrible alternative.

Dans le courant du jour, notre petite ambulance devint intenable; il y pleuvait des obus de tous les calibres. Les allemands se permettaient donc de tirer sur une ambulance protégée par le drapeau de la Croix-Rouge! Oui, mais notre drapeau, fait d'un mouchoir blanc et de deux bandes de drap garance épinglées en croix, très visible à dix pas, pouvait-il être distingué à portée de canon? Non. D'ailleurs, ce n'est pas sur nous qu'on visait, mais sur un général qui circulait avec son escorte à quelque distance par derrière; les obus, trop courts, nous atteignaient. Il fallut évacuer l'ambulance, où les blessés ne venaient plus, à cause du danger.

Quatre jours durant, nous demeurâmes sur ce maudit plateau, crevant de froid, crevant de faim, impuissants à déloger l'ennemi de ses positions;

puis il fallut battre en retraite en suivant le cours du Doubs, nous arrêtant souvent pour tenir tête à l'ennemi qui nous poursuivait et, le 23 janvier, nous arrivions à Avaine, après une journée de marche de douze heures. On nous avait promis que nous coucherions le soir sous des toits, dans des maisons ; aussi nous marchions avec entrain. Déception ! le soir il fallut dormir sur des tas de cailloux sans permission d'allumer des feux de bivouac. La brigade entière, comprenant nos mobiles et un régiment de marche, était réunie dans le chemin creux. J'eus la curiosité de compter combien il y avait de fusils aux faisceaux, c'est-à-dire combien d'hommes capables de suivre leurs officiers dans une marche longue à travers les montagnes ; il y en avait 125 ! Les autres rallièrent le lendemain, par crainte de se laisser prendre ; les autres, c'est-à-dire environ 1.500 hommes formant deux régiments. Nos squelettes de régiments n'étaient donc eux-mêmes composés que de non valeurs. Avec mon confrère, un ancien médecin du 25e qui nous était revenu, j'allai le lendemain exposer la situation à notre divisionnaire, le général Rebillard, qui nous écouta avec bienveillance et nous répondit avec colère : « Messieurs, ce que vous dites là, je le sais ; je sais même que tous nos régiments sont dans le même état. C'est à ces damnés avocats qui nous commandent de loin en fumant des cigares exquis au coin d'un bon feu qu'il faudrait faire

connaître la vérité ! » Les larmes aux yeux, il nous congédia en nous serrant la main.

Pendant que le gros de l'armée, vigoureusement poursuivi, était contraint de se jeter en Suisse, notre division s'arrêtait autour de Besançon, pour participer à la défense de cette ville, dont les fortifications démodées avaient été doublées par des forts en terre. Non compris dans l'armistice, nous demeurâmes l'arme au pied jusqu'à la signature de la paix, tous plus ou moins malades et pas fâchés de nous refaire un peu.

Alors je goûtai les douceurs de l'ambulance ; j'entrai comme malade dans celle du 29e mobiles et j'y reçus les soins affectueux de l'aumônier. Que c'était bon, un lit confortable, un feu clair, de la tisane chaude et des causeries où l'on s'entretenait du pays ! Et quelles lettres on écrivait aux parents : « Dites bien à tous autour de vous qu'ils votent pour des députés décidés à terminer la guerre, car nous n'en pouvons plus ! »

Vers le même temps, j'eus une grande joie, celle de posséder un caleçon de molleton et une culotte résistante. Le caleçon, donné par une personne dont j'ai béni les intentions, était vieux, fait de pièces et de morceaux de couleurs diverses, plus ou moins rouges ; mais il était chaud, cela me suffisait. Par un double bonheur, j'avais reçu en même temps une superbe culotte d'uniforme de sous-officier, en bon drap garance. Celle que je

quittais, je l'avais prise à Paris, au mois d'août; elle avait subi toutes sortes d'atouts et elle portait, aux endroits qui frottaient sur la selle, des trous où l'on aurait passé le poing. Depuis longtemps j'aurais désiré m'en payer une neuve; j'avais de l'argent plein mes poches, puisque je touchais une solde au régiment, mais à quoi sert-il d'être riche quand on ne trouve rien à acheter? J'eus désormais un costume d'arlequin, avec un képi de médecin de mobiles, une vareuse des ambulances et un pantalon de soldat. D'armes, point.

Ces misères physiques s'effaçaient peut-être devant la concurrence des misères morales. Vivant en popotte avec mon colonel, je voyais arriver chaque jour toute une théorie d'officiers quêtant la croix. Tous, au dire du colonel qui déchargeait sa colère en déjeûnant, se vantaient, souvent à tort, d'avoir fait des actions héroïques; notre supérieur protestait, ou bien ronchonnait; mais, comme il voulait se concilier la sympathie de tous pour le jour prochain du retour à la vie civile dans le pays, il finissait par rédiger, en rechignant, la proposition. Voilà un des dangers des régiments régionaux. Plus tard, j'ai bien souvent reçu des prix courants de vins de Bordeaux ornés d'une croix des braves que je savais gagnée plutôt dans les antichambres que sur le terrain.

Sur le terrain allèrent un jour pour se battre deux capitaines de mon régiment qui s'étaient

giflés devant leurs hommes. Ce fut un duel grotesque, vite terminé, parce qu'un des fleurets se cassa dans une parade à tour de bras ; nous fûmes heureux de cette solution et notre joie de rentrer dans nos foyers ne fut plus troublée.

La paix était depuis longtemps signée quand nos régiments furent licenciés ; j'obtins la permission de partir, avec les officiers du 29e mobiles, directement pour Angers, où j'arrivai le 24 mars.

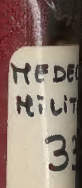
En admettant que la guerre doive éclater demain, comment seront soignés nos soldats? J'aime à croire que le Corps de santé militaire assurera fort bien les services de la ligne de combat et ceux de la ligne de concentration, que les évacuations se feront rapidement par le retour des trains qui auront amené à la frontière les soldats et les convois de ravitaillement. Mais les trois sociétés de Secours aux blessés préposées à la lourde tâche de desservir les ambulances de répartition et les hôpitaux auxiliaires du territoire sont-elles en mesure de le faire? Quand on voit quelle avance ont sur les nôtres les sociétés de la Croix-Rouge chez les Allemands et quand on connaît le luxe des précautions grâce auxquelles ils savent si bien proportionner l'effort au

besoin, on peut répondre hardiment : Non, nous ne sommes pas prêts.

Nos Sociétés ont des comités partout, c'est vrai ; elles recrutent du personnel, récoltent matériel et argent, d'accord. Mais tout ce qu'elles font, tout ce qu'elles ont semble minime à côté de ce qui existe en Allemagne. Là, les sociétés de Croix-Rouge s'étendent comme un réseau sur le territoire entier ; il y en a de toutes les confessions, pour toutes les classes de la société, pour tous les offices, pour tous les dévouements. On sait combien il faudra de dizaines de mille infirmiers, on les a, car la population est nombreuse, et on les instruit sérieusement. L'Allemagne est organisée pour la guerre, elle s'y attend, s'y prépare toujours. Les sociétés de toute sorte rivalisent pour la propagande ; il en est qui contiennent plus de 250.000 adhérents. Chacune connaît son rôle et la mobilisation sera facile, car il y a au-dessus de toutes un comité central qui coordonne les efforts et, à la tête de ce comité, la main vigoureuse de l'empereur et celle de l'impératrice. A Berlin, relié par des voies spéciales au centre du réseau des chemins de fer, existe un grand dépôt d'où tout le matériel des sociétés peut être mobilisé six heures après la déclaration de guerre. On sait, en effet, qu'alors il faut être rapidement prêt, et tout est prêt, même un trésor de secours analogue au trésor de guerre.

En France, qu'y a-t-il en face de cela? Seulement trois sociétés de secours aux blessés, qui travaillent et font de la propagande, mais qui perdent souvent de vue que leur unique fonction est de se préparer à la guerre. La guerre! On a beau ne pas la vouloir, elle nous menace pourtant; il faut y croire, y penser toujours, s'y préparer constamment, oublier cette maudite politique qui nous divise, nous énerve, affaiblit le pays, et bien savoir qu'au jour du danger, demain comme en 1870, la France ne sera jamais assez riche de vies, d'énergies et de dévouements!

Angers, imp. Germain et G. Grassin. — 201-6.


MEDEC
MILIT
33
H.